

L'un fait un grand roman de la petite histoire, l'autre fait toute une histoire d'écrire un roman

Jean-Roch Boivin

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, J.-R. (1988). Compte rendu de [L'un fait un grand roman de la petite histoire, l'autre fait toute une histoire d'écrire un roman]. *Lettres québécoises*, (52), 32–34.

par Jean-Roch Boivin

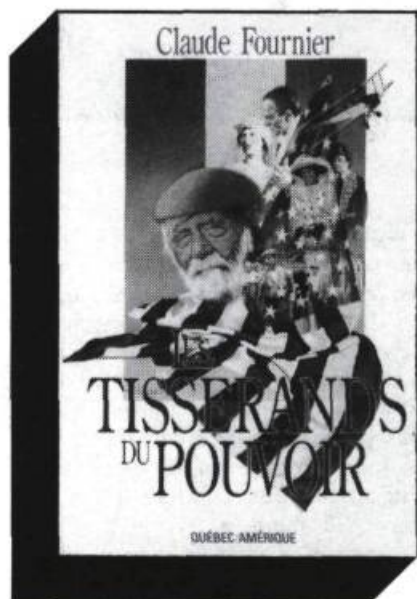
L'UN FAIT UN GRAND ROMAN DE LA PETITE HISTOIRE, L'AUTRE FAIT TOUTE UNE HISTOIRE D'ÉCRIRE UN ROMAN

Les Tisserands du pouvoir de Claude Fournier, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 560 p., 19,95\$.

Fou de Cornélia de Norman Descheneaux, Montréal, l'Hexagone. 1988, 232 p., 17,95\$.

La rentrée littéraire s'annonce éblouissante et fort abondantes les premiers de toutes essences et de toutes couleurs. Le hic, c'est que tous les éditeurs se donnent le mot pour retenir leurs poulains les plus fringants pour les lancer dans le sprint démentiel du Salon du livre de Montréal. Pour le chroniqueur littéraire, c'est la quadrature du cercle. Fin septembre, il gratte le fond du panier et fait parfois des découvertes dans les laissés-pour-compte. Autour de la première neige, c'est l'empilade, le goulot d'étranglement, et ce sont souvent les premiers romans d'auteurs inconnus qui en pâtissent le plus.

Au moment d'écrire ces lignes, des premiers romans, il n'y en a guère. Ce qui m'a valu d'en lire un en feuilles volantes. Ce n'est pas juste pour l'auteur car il faut que son roman soit bien bon pour faire oublier l'inconfort. Et puis, un livre c'est aussi un objet qu'on trimballe et qu'on caresse, qu'on serre sous le bras ou sur son cœur. Le roman de Norman Descheneaux a l'air écrit par un vieux professionnel de l'écriture, pourtant c'est bien un premier roman, froidement enragé d'écriture, et que j'ai lu avec un plaisir vicieux. Comme un enragé d'écriture évidemment, car ce roman kamikaze raconte l'histoire d'un roman qui ne sera pas écrit. Ce qui n'est pas l'affaire de tout le monde mais fort probablement celle des lecteurs de *Lettres québécoises*. Claude Fournier est un vieux professionnel. On oublie, on ignore peut-être, qu'il publiait ses poèmes en 1955 chez un éditeur disparu et en 1956



à l'Hexagone. On connaît surtout ses talents de scénariste. Voilà qu'il nous livre un premier roman énorme et magistralement exécuté, où la petite et la grande histoire s'enchevêtrent si étroitement qu'on est vite emporté dans le grand fleuve de la vérité romanesque. C'est un roman de facture classique, «naturaliste», comme on disait du temps de Zola, aujourd'hui on parle de «docu-roman» comme si une bonne documentation, un bon sujet, étaient l'alibi du bon roman. Je pencherais plutôt pour le roman comme caution de l'histoire, grande et petite, sa seule véritable garantie de perpétuation. Les plus grands historiens ne sont-ils pas d'abord de grands écrivains? Quant aux grands romanciers, ce sont ceux qui savent rejoindre un grand public comme Proust que tout le monde a lu aujourd'hui, ou comme James Michener de son vivant. Ainsi s'établit la vérité d'une œuvre, la vérité petite et grande.

Le romancier est stendhalien (on croira que je caricature, je grossis peut-être. Chacun sa lentille!), mais il découpe sa matière, à l'américaine comme un Pat Conroy ou un John Irving. Nous sommes au cœur d'aujourd'hui et de l'histoire du melting pot (du blender, devrait-on dire) américain quand se noue cette vaste trame à mille fils. L'auteur se met au métier et nous tisse un vêtement superbe, ample, souple, sans fil d'or, sans emprunt. Il aboute amoureusement mais sans effusion, le tissu respectueusement découpé de la catalogue qui nous tient au chaud des rêves légitimes qui sont notre présent, s'ils ne font pas notre avenir. Les grands romans ne sont-ils pas toujours un pari du passé sur l'avenir?

Baptiste Lambert est le fils de Valmore Lambert, maître-draveur qui a quitté sa terre de roches pour un job steady et la vie de la ville redoutée. La vie rançonnée dans une manufacture de textile à Woonsocket où ses enfants pourront travailler dès l'âge de neuf ans. Ce qui vaudra à Baptiste de devenir manchot très jeune. Il en est à ses vieux jours au début du roman, résistant aux ordres d'éviction de la municipalité qui veut démolir

Le sujet des *Tisserands*... est d'une extrême actualité et il ne le serait pas tant sans ce roman. Les faits sont connus, on parle de 600 000 Canadiens français qui émigrèrent aux États-Unis au début de ce siècle, dans ce pays qui avait été un jour français jusqu'en Louisiane, qui ressemblait fort à ce qu'ils quittaient sauf en ce qui concerne la paye et... la langue! On gardait la même pratique religieuse et on payait pour son église comme de tout temps au pays, mais on avait un archevêque irlandais. Le narrateur tout-puissant, passager attentif et discret du train de l'Histoire, a la plume nerveuse, l'œil au poing de la caméra, l'oreille tendue pour saisir les murmures et le fracas du temps.

la maison familiale où il reste seul avec ses souvenirs, un vieil ami, hasard d'enfance, et son téléviseur qui lui livre des moments privilégiés d'émission en français. Or voilà que pour vile motivation de profit, motivation qui a fait de Baptiste ce qu'il est, un exilé manchot, orphelin retraité point trop malheureux parce qu'il n'a jamais rien demandé ni attendu, il se trouve non seulement évincé, mais privé du ferment intellectuel de sa culture intime. Cela suscite chez lui l'instinct d'urgence du dynamiteur d'embâcle. La prise d'otages, Baptiste ira jusque-là pour qu'on lui rende sa langue, en quelque sorte, à la télévision. Mais cela n'est qu'un motif global de cette vaste tapisserie que Claude Fournier tisse avec un soin méticuleux. Prétex-te pour nous emporter à travers le siècle et nous faire rencontrer une cohorte de personnages qui, en temps voulu, se font leur petite place dans le roman. De sorte que même les personnages qu'on croyait secondaires ont leurs moments sous le spot révélant en quelques mots les méplats et les zones d'ombre de leur passé et la vibration du désir incongru qui bouleverse leur vie faisant fi des raisons de l'histoire qui broie leur destin avec une égale indifférence. Ces Canadiens français qui allaient chercher aux États-Unis les sous pour s'acheter un jour une mécanique à chevaux-vapeur pour remplacer la haridelle morte depuis des lustres qui les avait emmenés en terre d'exil, allaient travailler pour des lainiers français qui donnaient au colonialisme sa vraie couleur et fondaient les premières multinationales. Je me vois ici écrasé par le propos alors que c'est le traitement qui est admirable et qui réussit comme dans les grands romans à nous rattacher à chacun des personnages en nous faisant revêtir chacun de leurs vêtements. La *Lorraine Mills* dont les machines broieront le bras du jeune Baptiste est propriété de l'académicien Auguste Roussel qui a ses entrées au Vatican. Il a envoyé son benjamin étudier chez les Jésuites du Sainte-Marie, à Montréal, la langue et les mœurs de ces Canadiens qui devenaient Franco contre salaire. La petite histoire ne s'absente jamais de la grande qui n'avait pas prévu que Jacques Roussel finirait par s'amouracher d'une Fontaine du boulevard Saint-Joseph, fille du seul député sous Laurier qui sût se dresser pour affronter au Parlement son propre parti qui finançait généreusement l'immigration en provenance de l'Europe et de l'Est, pendant que les fils des fondateurs s'exilaient là où on donnerait le mince poids de l'argent de papier à leur existence misérable.



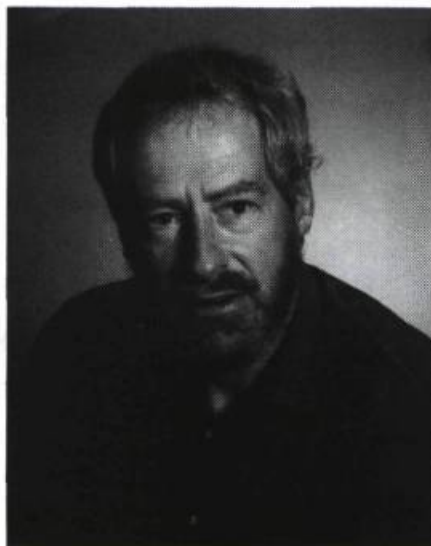
Claude Fournier

L'auteur s'efface devant les choses à montrer, les êtres à faire parler et le parcours sinueux du fil des événements. Il dispose d'une riche palette pour peindre son immense fresque rude et orgueilleuse. C'est de la littérature souple et sans heurt mais de souche et d'empan. Du D'Ormesson qui nous parlerait de nous. Mes comparaisons pourraient faire croire que je tire sur la couverture. Non. En littérature, notre identité est fortement établie. Elle a son propre cadre référentiel et peut se comparer sans caricature ni grossissement. Elle n'hésitera donc pas à le faire sans passer par la France qui découvre Tom Wolfe dix ans plus tard. À l'heure du libre-échange, on a toutes les raisons de se méfier de cette France qui voudrait encore reconquérir l'Amérique.

C'est un roman éminent, qui fera époque, où l'écrivain promène son objectif jusqu'au cœur des personnages et

dans les replis de leur histoire intime, et ne livre pas de message parce que tout cela est terriblement éloquent.

Tout autre est le propos de Norman Descheneaux dont le roman narré au vocatif nous impose d'être nous-mêmes héros de cette formidable aventure d'écrire la biographie de Cornélia Goethe, présumément victime d'inceste de la part de son illustre frère. C'est écrit au «vous» et c'est le moindre vice de roman promis à une fin imminente puisqu'il raconte les obsédantes velléités d'un écrivain qui fait grand branle-bas de rhétorique, de figures convenues, de convenances littéraires exploitées et perverties, et d'un discours à la poursuite de lui-même. Il y a ce tout-puissant narrateur qui, disant «vous», vous convainc que vous êtes cet homme qui a sacrifié la vie ordinaire à ce roman à écrire, pour donner vie à Cornélia, cette sœur inconnue de Goethe. Il a, pendant trente ans, accumulé des archives sur les Goethe dans un appartement de ville, travaillant d'arrache-pied parce que la seule délivrance serait le déclenchement et l'exécution de l'œuvre, finalement : avec l'achat de la «seigneurie de Torchay» notre écrivain va s'offrir, après trente mortelles années d'incubation, la paix nécessaire à l'exécution de son grand œuvre. Cela implique le concours d'un arsenal de protection qui va du barbelé électronique à l'exercice anti-feu, au compagnonnage amoureux d'une carabine au joli nom allemand qui sera le seul objet des concupiscences de notre écrivain-héros-narrateur. Il a un sujet en or, cette vie de Cornélia Goethe, des ar-



Norman Descheneaux

Photo : Yvon Forest

Norman Descheneaux

Fou de Cornélia

Roman



• l'Hexagone

chives surabondantes qui ne peuvent que finir par devenir encombrantes, et surtout ce lieu unique acheté du défunt Torchay, magnat des papiers hygiéniques dans Morneplaine. Évidemment, tout arrivera pour vous empêcher d'écrire cette vie de Cornélia, même après trente ans de vie documentaire. Tout et tout des emmerdements viendra vous assaillir en dépit des multiples défenses ardemment érigées pour vous isoler dans vos suprêmes moments de décharge créatrice. Mais tout et tout va s'interjecter, comme un roman trivial dans la vie de quelqu'un qui est en passe d'œuvre, puisque nous le savons au départ, ce roman de la vie de Cornélia ne sera jamais écrit. On devine d'emblée la fin du roman d'ailleurs élégamment bâclée, cette fin! C'est normal, l'intérêt du roman étant justement ce qui l'empêche d'advenir malgré la monomanie du narrateur : l'idiot sympathique de Morneplaine qu'il élimine et la diva Pasta qu'il épouse contre son gré, la valetaille imposée, le facteur ivre, le beau-fils surdoué et l'affection inusitée qui s'insurge dans ce cynisme glacé. Une prose gavée d'anabolisants littéraires, qui se fait un luxe de muscle pour le plaisir. Son plaisir peut-être, mais le nôtre surtout. Très écrit. «Très songé», comme on dit bêtement! □

Les nouveautés de Prise de Parole

Noëlle à Cuba

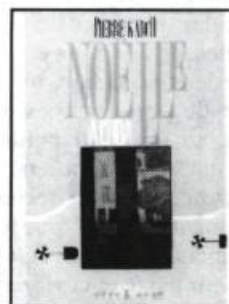
Pierre Karch

Sudbury, Prise de Parole, 1988, 392 pages,
ISBN 0-920814-99-9, 17,95\$

Cuba, la perle des Antilles. Un lieu où les rêves semblent réels et où la réalité prend des allures de songe. Une vingtaine de touristes canadiens s'y retrouvent à Noël et plongent tête baissée dans des aventures qui les conduiront un peu plus près d'eux-mêmes et un peu plus loin de leurs illusions.

Noëlle à Cuba, une histoire rocambolesque, pleine de péripéties, saupoudrée d'un humour piquant. Une écriture pimpante, alerte. Un style cinématographique. Un regard amusé sur les forces et les faiblesses de ces êtres humains que le hasard a rassemblés pour quelques jours trop vite passés. Des phrases brûlantes d'ironie, des clins d'œil remplis de tendresse, des images au parfum tropical. **Noëlle à Cuba**, une aventure distrayante, souvent émouvante, pleine de la chaleur des îles, et qui nous entraîne sous toutes les latitudes émotives d'une histoire bien racontée.

Poète, nouvelliste, critique littéraire et romancier, Pierre Karch publiait, en 1981, *Nuits blanches*, un recueil de contes fantastiques, et en 1982, *Baptême*, son premier roman, tous deux aux éditions Prise de Parole.



L'espace éclaté

Pierre Albert

Sudbury, Prise de Parole, 1988, 87 pages,
ISBN 0-921573-04-9, 9,95\$

Au fil d'une rêverie historique et d'un regard angoissé sur le quotidien, l'inspiration poétique de Pierre Albert trace l'itinéraire d'une recherche, relate l'aventure intérieure de la quête de l'appartenance.

Dans **L'espace éclaté**, la poésie épouse le malaise d'un espace mal habité, la difficulté d'une espèce d'humanité — la nôtre — à la fois inspirée et écrasée par le Nord.

Originaire du nord de l'Ontario, Pierre Albert est davantage connu pour ses affinités avec le théâtre et la musique. En 1985, il reçoit la palme du concours national Aurèle Séguin dans la catégorie auteur-compositeur. Il signe, avec **L'espace éclaté**, son premier recueil de poésie.



Disponible chez votre libraire



PRISE DE PAROLE

c.p. 550 Sudbury (Ontario) P3E 4R2 (705) 675-6491